

*in Annuaire UCL pp. CXLIII- CLIII; 1934 - 1936*

## **ÉLOGE ACADEMIQUE**

**M. Charles NELIS, Professeur à la Faculté de Médecine, prononcé  
en la Salle des Promotions, le 29 mai 1935, par M. le Professeur  
P. Van Gehuchten.**

Au moment de retracer devant vous la vie et la carrière scientifique du professeur Charles Nelis, il me semble voir surgir tout à coup du passé une foule de souvenirs qui font revivre devant moi, avec une intensité presque douloureuse, de lointaines et chères années.

Je revois le vieil Institut Vésale, tel qu'il était il y a quelque trente-cinq ans, et le laboratoire de neurologie, aujourd'hui abandonné, dont les larges fenêtres s'ouvraient sur des jardins baignés de lumière. Dans ce cadre presque moyenageux, au pied des vieux remparts que la Dyle baignait de ses eaux lentes, à cette même place où s'élèvent en ce jour les nouveaux Instituts qui font la fierté de notre Université, Arthur Van Gehuchten étudiait avec ses élèves l'anatomie du système nerveux.

En 1900, le disciple, le collaborateur, c'était Charles Nelis. Il devait, vingt ans plus tard, reprendre la succession de son maî-

tre et poursuivre son œuvre inachevée ; il devait continuer à Louvain cette brillante lignée d'anatomistes qui ont fait la gloire de notre Faculté de médecine.

J'ai relu ces jours-ci l'étude aussi belle par la pensée qu'élégante par la forme que Charles Nelis a consacrée à son ancien professeur, et c'est avec une émotion profonde, faite d'admiration et de reconnaissance, qu'à mon tour je vais m'attacher à célébrer la vie et les mérites de celui qui a si pieusement magnifié l'œuvre paternelle.

\* \* \*

Charles-Emile-Joseph Nelis naquit à Bruges le 9 juillet 1875. Il fit ses études à l'École moyenne, puis à l'Athénée de sa ville natale et il les termina brillamment, en sortant premier de rhétorique en 1893. Il semble que dès son adolescence déjà on avait vu se dessiner en lui l'homme de science qu'il serait dans l'avenir. Tout attirait, tout passionnait cette jeune intelligence, et bien avant d'entrer à l'Université il consacrait ses loisirs et ses vacances de collégien à l'étude de la botanique et de la minéralogie.

Cet amour de la science et de l'étude, cette curiosité toujours en éveil, ne les devait-il pas à ces lois mystérieuses de l'hérédité, qui se plaît, de temps en temps, à favoriser dans une même famille plusieurs générations successives. Son grand-père, docteur en philosophie et lettres, a publié de nombreux travaux ; son père, professeur agrégé de l'enseignement moyen, était un homme de lettres des plus apprécié. Charles Nelis a hérité de tous leurs dons d'intelligence et les a données à la science.

C'est à Gand qu'il obtint avec la plus grande distinction le diplôme de candidat en sciences en 1895. A cette époque se produisit dans sa vie un événement qui devait avoir plus tard une importance énorme. Son père fut nommé préfet à l'Athénée de Louvain, et ce fut dans l'Université de cette ville que Charles Nelis poursuivit ses études médicales. C'est là qu'en février 1897, après avoir conquis avec la plus grande distinction le diplôme de candidat en médecine, il fut admis comme travailleur dans le laboratoire d'Arthur Van Gehuchten. Il y resta trois ans. Années fécondes, dont l'effet devait se faire sentir toute la vie. Il y acquit cette formation profonde, cet amour de l'étude et de la recherche, cette curiosité de l'inconnu et cette passion de la vérité scientifique. Il dut à ces années de labeur de revenir vingt ans plus tard

à Louvain, pour succéder à son ancien maître et pour poursuivre son œuvre interrompue.

En 1899, l'étude des lésions provoquées par la rage dans le système nerveux est au premier plan des préoccupations des neurologistes. Charles Nelis publie son premier travail sur l'anatomie et la physiologie pathologique de la rage et son mémoire, couronné par l'Académie de Médecine, vaut à son auteur le prix Alvarenga. Il insiste sur ce fait important que la rage semble être une affection spéciale du neurone sensible, et que les lésions précoces et profondes des ganglions périphériques, dont l'importance avait échappé jusqu'alors, pourraient servir jusqu'à un certain point au diagnostic de la rage dans les cas douteux.

Cette idée est reprise et développée l'année suivante, dans un travail où maître et disciple collaborent. Elle aboutit à une découverte qui eut à son époque un retentissement énorme. Dans les ganglions cérébro-spinaux d'un animal ayant succombé à la rage, de très nombreuses cellules nerveuses ont disparu, et elles sont remplacées par des amas de petites cellules rondes formant des nodules cellulaires. L'existence de ces nodules se retrouve chez tous les animaux ayant succombé à la rage des rues. Ils constituent un élément de la plus haute importance pour établir le diagnostic précoce de la rage.

La même année 1899, Charles Nelis décrit dans les cellules nerveuses un détail de structure de protoplasme qu'il appelle l'état spirémateux du protoplasme. Déjà visible à l'état normal, cet état spirémateux apparaît surtout dans les intoxications et les infections. Poursuivant ses études histo-pathologiques sur la rage, il signale le fait étrange de l'apparition du centrosome dans les cellules nerveuses des animaux ayant succombé à l'injection rabique.

En 1899 encore, il étudie avec son maître la localisation motrice médullaire. Les auteurs, contrairement aux idées défendues jusqu'alors, prouvent que la localisation motrice médullaire n'est ni nerveuse, ni musculaire, mais segmentaire. Ce fait a une importance pathologique considérable. Il permet de comprendre comment et pourquoi, dans un grand nombre d'affections médullaires accompagnées d'atrophie, telles que la syringomyélie, l'atrophie progressive, la poliomyélite, l'atrophie peut se localiser plus ou moins nettement à l'un ou l'autre segment des membres supérieurs ou inférieurs.

1899-1900. Imagine-t-on les heures d'étude que le jeune étudiant a dû consacrer à tant de travaux? Il est le disciple choisi par le maître pour collaborer avec lui dans toutes les œuvres importantes. Il publie lui-même, seul, trois études originales remarquables. Et cependant il ne néglige pas ses études médicales. Le 5 octobre 1900 il est proclamé docteur en médecine avec grande distinction. Et tout cela est couronné par un nouveau succès. Cette même année Charles Nelis est lauréat au concours des bourses de voyage. Le mémoire primé est consacré à l'étude des modifications cellulaires survenant dans le ganglion noueux du vague après la section du nerf.



Mais voici que la vie l'entraîne. Après s'être donné sans réserve à la science pure, il faut bien songer à l'avenir et fixer sa voie. Le jeune docteur part pour Paris. Il abandonne l'étude de l'anatomie du système nerveux, à laquelle il a consacré tant de sa jeunesse, et peut-être désespère-t-il de pouvoir la reprendre jamais. Mais s'il est homme d'étude, il est aussi homme d'action, il ne redoute pas les décisions à prendre. A cette époque, rares sont en Belgique, en dehors des centres universitaires, les médecins compétents en obstétrique et en gynécologie. C'est cette voie qu'il va suivre. Durant deux ans il est assistant à la Clinique Tarnier, et lorsqu'il rentre à Bruges, sa ville natale, pour s'y fixer, il a le titre de docteur spécial en obstétrique.

Il entre dans la deuxième phase de sa vie. Le voici dans la carrière médicale. Pendant dix-sept ans, de 1902 à 1919, il est médecin avant tout. Il se donne tout entier à ses malades, et l'on se souvient aujourd'hui encore dans la vieille ville aux eaux dormantes, de la science, de la bonté, du dévouement du Dr Charles Nelis. Mais l'homme qui a reçu une pareille formation scientifique, qui possède à ce point l'amour de l'étude et du travail, ne peut oublier les années qu'il a vécues à Louvain. Seul, loin de tout centre universitaire, il continue à travailler. En 1903 ses confrères le nomment directeur du laboratoire annexé à l'hôpital Saint-Jean, et malgré une vie professionnelle absorbante, il poursuit ses travaux. Il publie dans la *Revue médicale de Louvain* une étude sur l'albuminurie des femmes enceintes. En 1904 paraît, dans le *Journal d'obstétrique de Paris*, un important travail anatomo-

pathologique sur le placenta au cours de l'infection syphilitique. A cette même époque la Société d'obstétrique de Paris le choisit en qualité de membre titulaire.

A Bruges même, à l'Extension Universitaire, il fait toute une série de conférences extrêmement appréciées sur des sujets scientifiques variés, qui témoignent de sa vaste érudition. Il expose tour à tour les notions modernes sur les microbes, sur le sang, sur le thymus, sur la syphilis. Il fait un cycle complet de leçons sur la biologie. Il publie encore en 1908 une longue étude sur l'eau des puits artésiens de la ville de Bruges.

Dès l'année 1903, jouissant de l'estime de tous ses confrères, il est nommé secrétaire du Cercle médical de Bruges. Il en est véritablement la cheville ouvrière, et c'est à lui que le Cercle doit sa vitalité jusqu'en 1914. Il y fait de nombreuses communications sur l'achondroplasie, sur les tumeurs cérébrales, sur les lésions histologiques de la rage, sur le diagnostic de la syphilis.

Puis vint la guerre et les années terribles. Autour de lui, les jeunes gens qui ont achevé leurs études moyennes sont prisonniers dans la zone d'étape et ne peuvent rejoindre l'armée belge. Les universités sont fermées. Le désespoir, la démoralisation les guettent. Avec un dévouement admirable et cette passion de l'enseignement qui l'a toujours animé, Charles Nelis organise pour eux des leçons de biologie, de chimie et de physique qui leur permettent de se préparer aux études universitaires. Il organise à la même époque, en 1916 et en 1917, un cours complet pour les infirmières. Il se dévoue d'autre part, dans toute la mesure de ses forces, aux blessés et aux victimes de la guerre meurtrière. Par deux fois, en 1917 et en 1918, au moment d'une attaque aérienne sur Bruges, c'est lui qui est là au premier rang, faisant fi des dangers, pour secourir les blessés et les mourants. Ces actes de dévouement qui n'ont eu d'autre récompense que la satisfaction du devoir accompli, montrent bien comment Charles Nelis comprenait la grandeur de sa mission médicale.

Flamand de Bruges, attaché par toutes les fibres de son cœur à sa race et à son pays, il met par-dessus tout l'amour de sa patrie belge, et c'est par un refus noble et énergique qu'il répond à ceux qui lui offrent une chaire à l'Université allemande de Gand.



1919, La guerre est finie. Dans l'allégresse de la victoire, la

Belgique entière vibre d'une foi nouvelle. L'Université, fermée depuis plus de quatre ans, depuis les heures tragiques où elle a vu s'effondrer dans les flammes les trésors que les siècles avaient accumulés, l'Université voit accourir à elle cette fière jeunesse encore toute palpitante de l'ivresse du triomphe. Autour du vieux foyer de l'*Alma Mater* qui se dresse toujours le même, au milieu des ruines, toute la grande famille universitaire se reconstitue. Hélas, combien sont partis et ne sont pas revenus ! En décembre 1914 aux heures les plus noires de la guerre, Arthur Van Gehuchten mourait en exil. Dès 1915, accédant à la demande des évêques de Belgique, Charles Nelis a accepté de reprendre sa lourde et glorieuse succession.

Avec un dévouement et une abnégation auxquels on ne pourrait assez rendre hommage, il abandonne une carrière médicale brillante, une situation enviée dans sa ville natale qu'il aime, il quitte même les siens pendant toute une année, il vient à Louvain rebâtir au milieu des ruines. Avec énergie, avec enthousiasme, il reprend la tâche du maître de sa jeunesse. C'est la troisième phase de sa vie, la plus belle, la plus productive. Dans toute la force de l'âge mûr, il va continuer l'œuvre de ses jeunes années. Etudiant, il s'est donné à la science... et puis la vie l'a repris... et voici qu'à nouveau la science s'en empare.

Pendant plus d'un quart de siècle, sous la direction d'Arthur Van Gehuchten, le laboratoire d'anatomie de l'Université de Louvain avait été comme le creuset ardent où se forgeait la neurologie de l'avenir. Aidé d'une pléiade de disciples et de collaborateurs, le maître avait fouillé tous les domaines du système nerveux cérébro-spinal. Chercheurs d'aujourd'hui, nous évoquons parfois avec une certaine mélancolie, et même avec un peu d'envie ces temps héroïques d'une science neuve où, pareils aux grands explorateurs, les anatomistes du siècle dernier découvraient les voies nouvelles de mystérieuses zones inconnues.

Voici le disciple devenu maître à son tour. Il a vécu l'époque glorieuse où dans une fièvre de travail s'élaborait pièce par pièce tout le splendide édifice de l'anatomie de l'axe cérébro-spinal. Lui-même a participé à cette construction merveilleuse, et peut-être en retrouvant le laboratoire, témoin de l'enthousiasme de ses jeunes et fécondes années, peut-être en évoquant le passé, au

seuil d'une époque nouvelle, hésite-t-il sur la voie qu'il va suivre. Pourtant sa décision est vite prise. Ce qu'Arthur Van Gehuchten avait fait pour le système nerveux cérébro-spinal, Charles Nelis va tenter de le réaliser pour le système sympathique. « Tâche rude et ingrate, comme il le dit lui-même, car mieux ici que partout ailleurs s'affirme l'infériorité de la morphologie. Le morphologiste ne dispose que du champ restreint de la nature morte. Le physiologiste, lui, peut multiplier indéfiniment ses combinaisons, varier les conditions de ses expériences, provoquer à loisir les réponses d'ordre fonctionnel dont il se réserve l'interprétation. Anatomistes et histologistes sont gentilshommes pauvres, vivant au milieu des ruines et des souvenirs de la splendeur et de l'opulence passées.

Mais si le morphologiste explore un champ d'action plus limité, s'il dispose de ressources plus restreintes et de méthodes moins variées, en revanche, ces dernières sont plus sûres. Elles aboutissent à des résultats plus certains, plus positifs et conduisent à des acquisitions plus stables, plus durables, parce qu'elles offrent moins de prise aux interprétations et sont par conséquent moins sujettes aux fluctuations des théories ».

Charles Nelis se met à la tâche. Sous son impulsion enthousiaste, le laboratoire de neurologie retrouve l'activité des jours anciens. Lentement, une œuvre nouvelle surgit : l'anatomie du système nerveux végétatif.

Il semblait qu'il fût au delà des ressources de l'anatomie d'arriver à débrouiller l'inextricable faisceau des fibres qui constituent la trame des voies sympathiques. Et pourtant, sous l'effort d'un travail acharné, le mystère s'éclaircit. Ce que jadis Golgi, Ramon y Cayal, Van Gehuchten, Nissl, Marchi et tant d'autres ont réalisé pour le système nerveux cérébro-spinal, d'audacieux anatomistes, leurs continuateurs, le font pour le sympathique. Parmi ceux-ci, Charles Nelis occupe une place de premier ordre.

J'ai parcouru ces jours-ci la première partie de ce traité d'anatomie du système végétatif, qui devait constituer, en même temps qu'un travail d'ensemble parmi les meilleurs et les plus clairs sur cette matière difficile, un exposé des propres recherches du maître et les résultats de plusieurs années d'étude. J'y ai retrouvé cette clarté de la pensée, cette rectitude du jugement, cette objectivité que ses élèves se plaisaient à célébrer en lui. J'y ai trouvé surtout, cette marque si personnelle et si originale que Charles Nelis savait imprimer à ses travaux comme à ses leçons.



Quel changement dans la conception du système nerveux végétatif lorsque l'on compare les descriptions des traités classiques avec l'exposé de Nelis. Sur les ruines de l'ancien grand sympathique, comme le proclame si spirituellement l'auteur lui-même dans un de ses articles, s'édifie le monument d'un système anatomique grandiose, le système nerveux dit végétatif. Ce monument, Charles Nelis contribue à le bâtir sur des plans nouveaux. Langley dans son schéma célèbre n'admet pas l'existence de fibres végétatives centripètes. Pour lui, le système autonome n'a que des fibres centrifuges et il le divise en sympathique vrai, parasymphatique et entérique. Nelis modifie complètement ce schéma. Avec Lajnel Lavastine il admet la conception de l'*holosymphatique* qui est l'ensemble du système nerveux végétatif général, et qui comprend des fibres centripètes et des fibres centrifuges. Les fibres centrifuges constituent l'*orthosymphatique* homologue de l'ancien sympathique vrai et le *parasymphatique*.

Dans la description de l'*holosymphatique* périphérique centrifuge, Nelis formule une loi nouvelle et importante qui jette quelque lumière sur une question excessivement embrouillée. Les rapports entre le parasymphatique et l'*orthosymphatique* le long de leurs trajets périphériques ne sont pas livrés au hasard. On sait que toute voie végétative centrifuge se compose toujours de deux éléments. Un premier neurone va du centre nerveux vers un ganglion végétatif, c'est le connecteur centro-ganglionnaire, dont la fibre est préganglionnaire. Un second neurone post-ganglionnaire va du ganglion à l'organe. Nelis établit que les fibres préganglionnaires parasymphatiques n'abordent jamais leur synapse ganglionnaire sans être accompagnées intimement de fibres post-ganglionnaires *orthosymphatiques* qui innervent le même organe.

Cette constitution des *complexes végétatifs mixtes présynaptiques*, l'auteur la retrouve dans tout le système végétatif périphérique. Elle constitue pour lui une véritable loi, qui est à la base de la double voie anatomique de l'innervation viscérale.

Mais dans sa description du système végétatif, Charles Nelis introduit encore une autre conception neuve et hardie et qui devait faire l'objet de vives discussions, c'est la notion du *métasymphatique*. « Au cours de l'évolution d'une science, écrit-il, on assiste à l'accumulation de nombreux faits que l'on peut classer dans un cadre déterminé et connu. Mais les recherches qui se succèdent sans répit font apparaître aussi d'autres faits, en apparence disparates

et dont la classification rend perplexe. La nomenclature se ressent évidemment de cette hésitation. De temps en temps, on doit jeter un coup d'œil en arrière pour faire en quelque sorte l'inventaire des faits acquis, afin de savoir s'il n'y a pas lieu de les ranger dans une case commune. » Cette case commune, ici, c'est le *métasympathique* qui est l'ensemble des éléments, cellules et fibres, constituant le système nerveux végétatif local vrai. Il se compose de tous les éléments nerveux et neuroïdes intraviscéraux, à l'exclusion des microganglions parasympathiques et des fibres holosympathiques centrifuges et centripètes. Le métasympathique s'oppose à l'holosympathique dont il est totalement indépendant. Il est véritablement le système nerveux propre des différents organes.

Les années passent et dans le labeur méthodique le professeur Nelis poursuit son œuvre. Il publie en 1923 une remarquable étude sur l'anatomie pathologique de l'encéphalite épidémique qui met bien en évidence les lésions caractéristiques de la maladie nouvelle qui a fait son apparition en Belgique en 1919.

Autour de lui ses élèves travaillent, chacun a reçu sa mission et chacun l'accomplit heureux d'apporter sa pierre à l'édifice commun. Wittebroodt étudie le siège du centre connecteur pupillaire et accommodateur du nerf oculo-moteur ; Prévost, la neurologie ; Vaerman, le système végétatif annexé au nerf vestibulaire ; Vassiliadis recherche les cellules métasympathiques dans les différents organes ; Sondervorst décrit la localisation mésencéphalique du faisceau tecto-bulbaire et poursuit les connexions pallido-rubriques. Enfin Nelis et Gaudissart étudient le parasympathique du nerf oculo-moteur.

Sous l'œil du maître dont les conseils et les encouragements ne font jamais défaut, le travail progresse et lentement, sous l'effort persistant, un coin du voile se soulève et il semble que le système végétatif va nous livrer quelque peu de son mystère. Ses collègues, ses amis et tous ceux qu'intéresse et que passionne l'anatomie du sympathique suivent, avec quelle attention et quel espoir, cette recherche de la vérité scientifique. Pourquoi faut-il que tout à coup l'œuvre soit arrêtée ? Quel est l'obstacle qui a surgi brusquement, qui a fait que tant de travaux si brillamment commencés soient restés sur le chantier, qui a laissé inachevé depuis 1926 le traité d'anatomie du système végétatif, dont les 250 premières pages partielles annonçaient une œuvre magistrale ? Peut-être, au moment de conclure, le maître a-t-il eu

comme un dernier scrupule. Sa probité scientifique était telle, qu'il ne voulait rien affirmer sans l'avoir contrôlé maintes fois. Quand on s'est longuement appliqué à une solution difficile, il est d'un sage de ne pas se hâter de conclure, de voir momentanément laisser dans l'ombre une idée, une conception nouvelle, pour la reprendre dans la suite, l'aborder d'une autre manière et arriver ainsi à la rendre éclatante de vérité.

Et puis, voici qu'un autre problème vient solliciter l'attention du professeur Nelis. Le 5 décembre 1929 des ouvriers travaillant au repavage du chœur de l'église Saint-Pierre, à Louvain, ont trouvé, au centre de celle-ci, à l'endroit du mausolée de Henri I<sup>er</sup>, duc de Brabant, une vaste maçonnerie. Celle-ci recouvrait un caveau dans lequel on retrouve pêle-mêle une quantité d'ossements. Ils sont confiés au professeur Nelis, et c'est alors un travail nouveau, bien différent sans doute de celui qui l'avait absorbé jusqu'à présent. Il ne s'agit plus de chercher au microscope de mystérieuses voies nerveuses ou d'étranges cellules, il s'agit de rassembler, d'identifier ces crânes, ces vertèbres, ces os, qui gisent là, en un tas énorme, sur les dalles du laboratoire.

Je me souviendrai toujours de cette matinée de 1930, où en pénétrant dans le laboratoire de neurologie, comme j'aimais à le faire de temps en temps pour discuter l'une ou l'autre question qui nous intéressait tous deux, je me trouve tout à coup en présence de trois squelettes immenses, presque entièrement reconstitués. Et je vois encore M. Nelis s'avancer vers moi, rayonnant, jouissant de ma stupeur, et me montrant le plus beau des trois me dire : « Savez-vous qui vous avez là devant vous ? Henri I<sup>er</sup> le Guerroyeur, duc de Lothier et de Brabant, marquis du Saint-Empire... et voici Godefroid II le Jeune, comte de Louvain, et voici Godefroid III que la légende a nommé le duc au berceau. »

Avec une patience et un don d'observation admirables, le professeur Nelis a reconstitué pour les trois squelettes les variables morphologiques hérédito-transmissibles, et il a pu, grâce à l'étude de ces caractères, non seulement affirmer leur origine et leur parenté, mais aussi retrouver ces caractères sur les ossements de saint Albert de Louvain et arriver ainsi à prouver de manière irréfutable l'authenticité des reliques offertes à la vénération des fidèles.

Ces premiers résultats font naître de nouvelles recherches. A Affligem, à Villers, reposent d'autres membres de l'illustre

famille des ducs de Brabant et les fouilles qui y sont exécutées par le Dr Tricot-Royer, permettent au professeur Nelis d'affirmer l'importance des caractères hérédo-transmissibles pour l'identification des ossements exhumés.

A Bruges, enfin, dans les mausolées célèbres, Charles le Téméraire et Marie de Bourgogne dorment de leur dernier sommeil. C'est ainsi que d'étapes en étapes le chercheur est obligé d'étendre sans cesse le champ de ses travaux. Au moment où il croit pouvoir conclure, des faits nouveaux sollicitent son attention et le but poursuivi recule à mesure que son importance s'accroît. M. Nelis avait le ferme espoir cependant de terminer cette année sa longue et minutieuse étude sur les ducs de Brabant. Déjà tous les documents étaient rassemblés, et il avait préparé lui-même, une iconographie splendide, destinée à illustrer son travail. Souvent quand l'un ou l'autre d'entre nous le pressions de reprendre ses recherches sur le système végétatif, il nous disait : « Encore quelques mois de patience. Voici que j'achève mon mémoire, et puis je retourne à mes anciennes amours. » Et Dieu me pardonne si parfois nous avons osé maudire toute la dynastie brabançonne.

Anatomie du système végétatif, histologie pathologique de l'encéphalite léthargique, études anthropologiques parmi lesquelles il me faut rappeler ici un travail original sur l'appréciation des formes craniennes humaines, tout cela ne constituait cependant qu'une partie de l'œuvre de Charles Nelis. De 1919 jusqu'à son dernier jour, il fut avant tout le professeur d'anatomie. Chargé de la tâche écrasante d'enseigner aux candidatures en médecine toute l'anatomie humaine, il le fit durant ces seize années avec cette ardeur et cet enthousiasme qu'il apportait à toute chose. Parlant avec la même aisance la langue française et la langue flamande, il avait véritablement le don de l'enseignement et tous ses étudiants avaient pour lui une estime et une admiration profondes. Il fut depuis 1919 président d'honneur de la section médicale de *Taal en Kennis*, et les membres anciens et actuels ne me contrediront pas si j'attribue au professeur Nelis une grande partie de la vitalité et de l'intérêt de leurs réunions.

On aimait aller à lui, lui demander conseil, faire appel à sa vaste érudition, chercher une directive précise avant d'entreprendre une nouvelle étude. On aimait le voir, si bon, si accueillant, vous recevoir les mains tendues, le sourire aux lèvres, vous entraînant

tour à tour au microscope, où il voulait montrer une préparation curieuse, ou devant l'armoire où il rangeait sa collection de fossiles enrichie de quelque pièce nouvelle, ou encore à son mystérieux cabinet noir bourré d'instruments étranges et d'installations bizarres, mais d'où sortaient les plus belles microphotographies que l'on pût souhaiter voir.

Ce grand travailleur était un modeste qui ne brigait ni les honneurs ni les succès. La satisfaction du devoir accompli était sa plus belle récompense et son seul but était de mener à la perfection l'œuvre entreprise.

On aimait l'entendre parler de ses travaux, de ses projets, des plans qu'il faisait pour les années à venir. Il avait derrière lui une vie déjà bien remplie. La moisson qu'il avait préparée mûrissait au soleil d'été et l'automne s'annonçait magnifique. Et pourtant l'heure était là déjà, marquée par la Providence pour interrompre cette belle carrière.

C'est vers la fin de l'an dernier qu'il ressentit les premières atteintes du mal inexorable. Déjà depuis quelque temps il se sentait plus fatigué, mais avec son énergie et son courage coutumiers, il triomphait d'une faiblesse passagère. En février, après une crise douloureuse qui l'avait obligé au repos, il reprit son enseignement, et je me souviens de la joie qu'il manifestait un jour parce qu'il croyait avoir trouvé la cause et le remède de son mal. Hélas ! peu de temps après il dut cesser ses leçons pour ne plus les reprendre. Il vécut des semaines de souffrances avec un calme, une résignation qui sont pour tous un exemple. Sa foi profonde qui avait imprégné toute sa vie le soutenait aux heures noires et c'est à elle qu'il a dû sans doute de garder ce courage tranquille et d'entretenir parmi les siens cette confiance et cet optimisme jusqu'à son dernier jour. Il s'endormit dans le Seigneur à l'aube du 30 avril et sa mort fut belle comme sa vie.

\*  
\* \*

Dans l'éloge funèbre, si sincère et si touchant qu'un de ses collaborateurs lui a consacré, c'est avec une émotion profonde que j'ai lu ces dernières lignes : « Il y a deux mois à peine, raconte le Dr Sondervorst, un soir, en entrant au laboratoire, je le trouvai songeur, regardant un grand portrait qui orne un des murs, celui de son maître vénéré, feu le professeur A. Van Gehuchten. Me

voyant approcher, il me prit par la main. « Regarde, me dit-il avec une émotion intense, cet homme-là a été un génie, et il a travaillé jusqu'à sa mort. » Et dirigeant ses yeux, qui luisaient d'une lumière ardente, vers le ciel où couraient les gros nuages blancs d'un hiver mourant, il ajouta : « Bientôt ce sera le printemps, et nous irons à Bruges. »

Et par un soir de mai tout illuminé des clartés de la saison nouvelle, il est parti vers Bruges. Bruges, c'était pour lui le travail commencé qu'il voulait achever, c'était les fouilles à faire pour couronner son mémoire sur la vieille dynastie brabançonne. C'était aussi la perspective du repos mérité, des vacances paisibles loin des lourdes charges universitaires. Bruges, c'était sa chère maison de famille à Aertryke où il a passé tant d'heures heureuses au milieu des siens, dans la joie familiale, aimé de tous, accessible à tous, donnant sans compter à tous ceux qui viennent à lui les conseils de son expérience et de son érudition.

C'est vers là qu'un soir de printemps il est parti se reposer pour toujours. Il est là, dans sa terre de Flandre qu'il avait si tenace à son cœur. Autour de lui rien n'est changé et les tableaux familiers qui ont embelli les heures de sa vie déroulent autour de sa tombe leur cycle immuable et éternel. Les paysages qu'il aimait seront fidèles à sa mémoire et les jours et les années qui passent les trouveront toujours les mêmes. Tels ils furent au temps de sa vie, tels ils veilleront sur son repos.

Que de même son souvenir reste vivace dans nos cœurs ! Que cet hommage de notre sympathie, de notre admiration et de notre reconnaissance apporte quelque douceur au chagrin des êtres chers qu'il a tant aimés ! Il fut un chrétien dans le sens le plus profond du mot et ses œuvres sont là pour témoigner de sa science et de sa charité.

C'est en méditant une vie comme la sienne que nous nous rappellerons les paroles si nobles de *l'Imitation* : Celui-là est vraiment grand qui a une grande charité. Celui-là est vraiment grand pour qui les honneurs du monde ne sont qu'un pur néant. Celui-là possède la vraie science qui fait la volonté de Dieu et qui renonce à la sienne. »

---